

KOBAYASHI ISSA

Mon année de printemps

Traduit du japonais
par Brigitte Allieux



Éditions Picquier

à Yves-Marie,
Naës et Cléo

AVANT-PROPOS

Cette œuvre d'Issa, *Mon année de printemps*, est dominée par un caractère de totalité, elle s'impose.

Elle s'impose, et comme l'écrit Georges Bataille à propos de Prévert, elle *est*, elle *est* « comme le poing frappe, c'est-à-dire d'un coup ».

Mais si Kobayashi Issa montre ce désir violent « d'être totalement », il compose, reprend, corrige, insère. Aucun de ces haïkus ne peut être extrait de son contexte, ni employé à quelque manœuvre poétique frauduleuse que ce soit, ni ne peut se glaner, tel quel, au hasard du regard du lecteur. Ce serait lui faire perdre toute force, le ramener à quelque mièvrerie.

Ces haïkus servent une solitude, un acharnement, et une pensée aussi. Pourtant Issa ne s'explique pas, il s'affirme au travers de ce moyen poétique qu'est le haïku, n'en faisant presque jamais une fin en soi. Chaque poème

est un acte posé. En cela nous pouvons affirmer sa pré-modernité.

Issa est obstiné : aller plus loin et comme pour Prévert, « souffrir davantage ». Une impasse ? Issa est, nous semble-t-il, dans une position de visionnaire, d'intelligence avec la vie manifestée dans chaque être vivant. Il met ainsi en lumière, grâce à la forme brève, la vie elle-même. Sa poésie donne à voir ce qui est sensible, et toujours selon Bataille, « qui donne à voir » est « la meilleure – la plus simple – définition de la poésie ».

Nous sommes donc là en face d'un texte, moderne dans son intention, mais encore soumis aux règles traditionnelles du haïku : mots de saison, rythme, références au classicisme chinois, à la haute époque japonaise, ainsi qu'aux contemporains.

Le rythme du haïku reste en lui-même porteur de sens. La concision est évocatrice d'image.

Chaque poème a ici une place bien définie, et la communication poète-lecteur se fait à travers le filtre – convenu dans la civilisation japonaise – du déroulement des saisons. Bien que ce texte s'insère évidemment dans une époque déterminée, sa portée émotionnelle, son langage intimiste qui, tout en jouant, refuse l'arrogance intertextuelle, en font un texte intemporel, un événement par lui-même.

Brigitte Allieux

Jadis, dans le pays de Tango, au temple Fukôji, était un moine vertueux qui aspirait ardemment à la Terre Pure. Dans la rumeur qui entourait la célébration de la nouvelle année, ce saint moine se dit : « Je veux moi aussi participer. » Le soir du dernier jour de l'année, il écrivit une lettre, la plia et la remit à un jeune bonze de son service. Il lui fit des recommandations, avec autorité, pour l'aube suivante et l'envoya passer la nuit au sanctuaire principal. Le matin du premier de l'an, alors que la pénombre était encore dans les recoins, au cri neuf du corbeau, le jeune bonze se leva promptement et, comme on le lui avait enseigné, tambourina à la porte d'entrée. On lui demanda : « D'où venez-vous ? » A peine eut-il répondu : « Je suis le messager de la nouvelle année envoyé par Amida de la Terre Pure », qu'aussitôt le moine bondit pieds nus, ouvrit les deux battants de la porte, invita le jeune bonze à s'asseoir à la

place d'honneur, prit la lettre de la veille et, pénétré de respect, la lut : « Ce monde d'ici-bas est rempli d'innombrables souffrances ; je vous invite à venir à ma Terre Céleste aussi vite que possible, la foule des bienheureux vous y attendra et vous y accueillera. »

On raconte qu'à la fin de sa lecture il se mit à pleurer. Ce saint homme affligé par la tristesse qu'il s'était lui-même créée, séchant les manches mouillées de larmes de son bel habit de nouvel an, procéda à une cérémonie tout en regardant ses propres larmes couler. Cela pouvait paraître fou. Mais comme on dit que les moines ont pour tâche de prêcher aux hommes la précarité de la vie, cet exemple ne devrait-il pas être dans le monde bouddhique le comble d'une cérémonie religieuse ?

Moi qui suis un peu différent, enseveli sous la poussière de cette terre et destiné par les circonstances à passer dans ce monde, j'estime vaines les cérémonies ayant pour symboles la grue et la tortue car elles ressemblent aux boniments des chasseurs de malheur. Comme il se doit pour une cabane de chiffonnier telle que la mienne qui s'envolerait au souffle de la bise hivernale, je n'ai pas mis de pin à ma porte, je n'ai pas enlevé la suie et à l'image des sentiers tortueux couverts de neige, je salue ici l'arrivée du printemps en m'en remettant à Vous :

Cette félicité aussi
est naturelle
l'année de mon printemps

Sur la table basse, une part de *zôni* pour ma
petite fille née au cinquième mois il y a un an :

Marche à quatre pattes
et ris toi qui as deux ans
depuis ce matin
premier jour de la seconde année de l'ère Bunsei

N'ayant pas de serviteur pour la nouvelle
année :

A ma place
prenant un bain dans l'eau neuve
un corbeau

Au bord d'un lac au printemps :

La tortue aussi
veut bien annoncer l'heure
sous la lune du printemps

Au-dessus des montagnes
même au voleur de fleurs la lune
accorde sa lumière

Devant le temple Zenkôji :

Les chatons gris
du saule
ne sont-ils pas aussi des fleurs

« Cerisier, cerisier en fleurs »
on chantait
le vieil arbre

Vers les cerisiers en fleurs
on les voit se presser
relevant le bas de leur robe

Fête religieuse Hatsu Uma :

Libre,
le renard salue joyeusement
le monde des fleurs

Dans ma retraite cachée
même mon chat
je le soigne avec du moxa

Des broussailles
un si beau papillon
est né

Panorama d'Ueno :

Insultés
les murs blancs
sont voilés de brume printanière

Pour orner mon ermitage
les rizières
verdissent

A l'ombre des cerisiers en fleurs
personne
n'est étranger

Le quinzième jour du deuxième mois :

Comme c'est agaçant
toutes ces fleurs !
dit Bouddha endormi

Très saint Bouddha !
vous dormez !
quel afflux de fleurs et de sous...

Les petits chats
jouent
sur les plateaux d'une balance

La rivière Tama :

Se joignant à la brume printanière
s'envolent
les draps blanchis

Un jeune bonze du temple Myôsenji, appelé Takamaru et âgé de onze ans, se réjouissait vivement du temps serein et légèrement voilé de ce septième jour du troisième mois. Accompagné

d'un rude bonze, vigoureux et costaud, nommé Kanryû, il alla au lieu-dit Araizaka. Pendant que tous les deux s'amusaient à cueillir de la ciguë aquatique et de la boursette, des vapeurs sombres dues à la fonte des neiges de la montagne Hizuna s'élevèrent puis roulèrent dans leur direction avec un bruit effroyable. Que se passa-t-il alors ? Le jeune bonze fit un faux pas sur le pont et tomba. « Au secours, Kanryû, au secours ! » criait-il. Tantôt on voyait sa tête apparaître ici, tantôt on voyait sa main là-bas. Bien vite sa voix sembla s'éloigner comme le susurrement d'un moustique et ce fut sa dernière trace dans ce monde.

Hélas, du pauvre enfant englouti par les flots tourbillonnants, et son ombre et sa forme disparurent. Horrifiés, les villageois s'assemblèrent pour le chercher ici et là à la lumière des torches. Ils le trouvèrent et le tirèrent d'entre les rochers à environ un *ri* en aval. Ils lui prodiguèrent divers soins ; alors de la manche du mort voyant sortir trois ou quatre tiges d'herbe aux teigneux, pensant que c'était peut-être là un cadeau qu'il voulait faire à ses parents en se hâtant de rentrer comme d'habitude, même ces montagnards qui pouvaient vaincre les démons mouillèrent leurs manches de larmes. Rapidement ils le mirent sur une litière et le ramenèrent au temple à l'heure où la tombée de la nuit était déjà passée. N'en

pouvant plus d'attendre, les parents s'approchèrent, d'un seul regard, ils comprirent, puis sans honte, aux yeux des gens, tombèrent secoués de sanglots. Ainsi, alors même que le destin vous a conduit à enseigner la précarité de la vie aux hommes, quand un tel malheur vous arrive, il est naturel qu'enserré dans les liens de l'affection on ne défasse pas les nœuds de son cœur.

L'enfant qui part le matin en riant rentre le soir silencieux, mort.

Cela me fit vraiment peine à voir. Cependant les obsèques étant le neuvième jour, je me joignis au cortège funèbre :

Ai-je jamais imaginé voir une jeune herbe devenir fumée dans sa hâte de bourgeonner ?...

Ces pissenlits et herbes aux teigneux qui, pendant de longs mois et de longs jours enfouis sous la neige, portés enfin par un souffle printanier, montrent gaiement leurs têtes, en trouant la neige çà et là, quand au moment d'apercevoir la lumière de ce monde, ils se font cueillir brusquement, à les voir ainsi, à ce spectacle, ne serions-nous pas tristes comme les parents de Takamaru ?

Plantes, arbres, pierres, terres et toutes choses ont la possibilité de devenir Bouddha, dit-on. Alors ces plantes que l'on cueille aussi.

Méditation solitaire :

L'un en face de l'autre
une grenouille et moi
sans rire nous nous fixons

Les fleurs de prunier
la lune
invite à les voler !

L'ombre envahit les coins
de Matsushima
chant d'une alouette

Un gros chat
taquine avec sa queue
un papillon

Pèlerinage à Hoshina, le dix-septième jour du
troisième mois :

Les fleurs s'éparpillent au vent !
sous l'ombre des arbres
une statue sacrée



Fraye-toi un chemin !
à travers la haie
m'invite le saule



Tout en digérant
les gâteaux de riz
je greffe mon arbre

Le bruit courait qu'à l'heure du bœuf, le matin du premier de l'an on avait entendu une musique céleste et que, depuis, on l'entendait tous les huit jours. Certains disaient l'entendre en tels et tels endroits et telles et telles nuits. D'autres prétendaient que c'était sans trace comme le souffle du vent.

Cette rumeur se répandit brusquement aux quatre coins de l'horizon. Elle occupa mon esprit, mais il m'était difficile d'y ajouter foi sans réserve et difficile aussi de la rejeter avec assurance. Parmi les phénomènes qui me paraissent mystérieux sous ce ciel, il m'est impossible d'oublier que, jadis, de la rosée douce tomba des cieux et que de jeunes vierges célestes se mirent à danser. Ressentant maintenant la paix de notre ère, ces êtres célestes se frappent le ventre de joie et se divertissent en chantant et dansant. Si nous ne pouvons les entendre, n'est-ce pas à cause de notre degré de turpitude ?

Quoi qu'il en soit, pensant que ce n'était peut-être pas une fausse rumeur, quelques amis se réunirent dans mon ermitage. Chacun retenant sa respiration attendit impatiemment. La nuit s'effaçait dans le blanc éclatant du matin quand, du prunier de la fenêtre, un chant se fit entendre :

Dans ce monde impie
hokekyô !
chante l'oiseau

Pour accueillir le rossignol
j'ai nettoyé
la haie

Pluie du printemps
même le cheval
a une place à l'auberge

Petits moineaux
écartez-vous, écartez-vous,
Sieur Cheval passe

Jour de printemps brumeux
silence d'une profonde forêt
dans le *zashiki*

Montés en amazone
les chevaux se succèdent
alouette du soir

Shimabara à Kyôto :

A la porte
accueillant
se courbe le saule

Un village de broussailles
quel heureux hasard
une fleur de prunier

Jour de l'an !
est à la nuit ce qui est à la nuit
la lune éclaire les pruniers

Un village de maisons de thé
jailli de terre en une nuit
cerisiers en fleurs

« Demain, peut-être demain »
j'attends...
fleurs de cerisiers

Hakuri

Pour passer le temps
je bats la paille
lune d'été

Huitième jour du quatrième mois :

Tout le long du jour
de thé ou de larmes il est mouillé
anniversaire de Bouddha

Les longues pluies de mai
semblent prendre aussi du repos
aujourd'hui

Après la maladie :

Tout de poussière
tout vaporeux je suis
comme la moustiquaire

Les pluies du printemps
touchent à leur fin
par-ci par-là quelques gouttes

Un jeune bouffon aveugle
sur son crâne rasé
un éventail en chapeau

Jeunes moineaux
jouez gentiment
avec les pousses de bambou

Repos des longues pluies
deux maisons voisines
font le grand nettoyage

Pont de la vallée des glycines :

J'avance en rampant
de sous la passerelle
s'envole un coucou

Avec le melon nouveau
qu'il a volé
un enfant s'est endormi

Quartier des poupées :

Servi par des poupées
je bois le thé
à la fraîcheur du seuil

Pas encore châtié
je fais la sieste
sous ma moustiquaire

Des moustiques
par-ci par-là
c'est la saison de la vieillesse